

VERS UNE THEORIE SOCIALE DE L'INTERPRETATION

Valery PATERNOTTE¹

Résumé: Le point de départ de cette recherche interdisciplinaire est le concept de déverbalisation ou, plus généralement, de la théorie interprétative chère à l'école de Paris qui décompose l'opération d'interprétation en trois phases: la compréhension, la déverbalisation et la réexpression. Cette étape de déverbalisation continue de susciter des interrogations. Notamment la nature verbale ou non du support, le caractère délibéré ou non (volontaire ou involontaire) de l'opération de traduction ou l'importance du contexte dans la compréhension du sens. Ce travail puise dans différentes disciplines universitaires telles que les sciences cognitives, les théories de la communication ou, évidemment, la théorie de l'interprétation pour suggérer des pistes de réflexion constructives. En particulier, la théorie sociale de la communication de Alain Eraly nous semble de nature à éclairer la théorie, la pratique et donc l'enseignement de l'interprétation de conférence. En effet, cette théorie nous donne les arguments pour remettre en cause le modèle "émetteur-récepteur" classique ainsi que une grille de lecture faisant une claire distinction entre sens et signification; en intégrant les dimensions verbales et non verbales et les interactions sociales dans la construction du sens. En particulier, les concepts d'empathie et d'anticipation nous permettent d'établir un pont conceptuel entre déverbalisation, interprétation de conférence et théorie sociale de la communication.

Mots clés: Empathie, interprétation de conférence, théorie de la communication, déverbalisation.

SÖZLÜ ÇEVİRİYE TOPLUMSAL KURAM PENCERESİNDEN BAKMAYI DENEMEK

Öz: Bu disiplinler arası araştırmanın kalkış noktası, sözel dışına taşıma (*déverbalisation*) kavramıdır, ya da daha genel olarak, Ecole de Paris'nin benimsediği ve çeviri edimini üç aşamaya ayırıştıran çeviri kuramıdır: anlama, sözel dışına taşıma ve yeniden ifade. Bu sözel dışına taşıma aşaması hâlâ bazı soru işaretlerine yol açmaktadır. Özellikle de dayanağın sözel nitelikli olup olmaması, çeviri ediminin kasıtlı olup olmaması

¹ Dr., Bilkent Üniversitesi, İnsani Bilimler ve Edebiyat Fakültesi, Mütercim-Tercümanlık Bölümü. valery@bilkent.edu.tr

(istemli ya da istem dışı) ya da anlamın anlaşılmasında bağlamın önemi. Bu çalışma, kognitif bilimler, iletişim kuramları ya da elbette çeviri kuramı gibi çeşitli akademik disiplinlerden yola çıkarak yapıcı bazı düşünce izlekleri önermektedir. Özellikle de Alain Eraly'nin sosyal iletişim kuramı bizce konferans çevirisi kuramına, pratiğine ve dolayısıyla öğretimine ışık tutabilecek nitelikte görünmektedir. Gerçekten de bu kuram, anlam inşasına sözel ve sözel olmayan boyutlarla toplumsal etkileşmeyi dâhil etmek suretiyle, klasik "verici-alıcı" modelini sorgulamayı ve anlamla anlamlandırma arasında net bir ayrım yapan bir okuma modelini mümkün kılan savlar sunmaktadır. Özellikle empati ve kestirme kavramları, sözel dışına taşıma, konferans tercümanlığı ve toplumsal iletişim kuramı arasında kuramsal bir köprü kurmamızı sağlamaktadır.

Anahtar Sözcükler: Empati, Konferans Çevirmenliği, Sözlü İfade Teorisi, Eğitim, İletişim Kuramı.

Introduction

La théorie interprétative de la traduction, proposée par Danica Seleskovitch, telle que développée notamment par M. Lederer (1994 et 1985), nous semble constituer le point de départ incontournable de ce travail. D'abord, car le modèle interprétatif de la traduction s'est avéré particulièrement fécond et que tous les grands noms de la traductologie s'y réfèrent, à des degrés divers. Citons, notamment, et sans prétendre à la moindre exhaustivité: D. Gile (2005 et 1995a), C. Balliu (2007), J-R. Ladmiral (2005), Mossop (2003). Mais encore, et peut-être plus fondamentalement, car ce travail, s'il prétend en examiner les avantages et les limites, n'aboutit nullement à rejeter ces théories. Le but de ce travail serait plutôt d'identifier ce qui pourrait être qualifié de « vides théoriques » ou de « zones de friction », autrement dit, des fragments ou zones d'ombre de ces théories qui méritent plus ample réflexion. Ce sera l'objet de la première section. Il nous faudra, dans un deuxième temps, présenter une théorie qui soit en mesure de combler ces vides théoriques.

1. Apports et limites des théories gravitant autour de la déverbalisation

1.1. Apports du concept de « déverbalisation »

Dans toute démarche de traduction, il y a lieu, selon le modèle interprétatif, de distinguer trois phases: d'abord, la compréhension, ensuite la fameuse « déverbalisation » et, enfin, la réexpression. Parmi ces trois phases, c'est évidemment le concept de « déverbalisation » qui intrigue. Sous la plume de M. Lederer:

La déverbalisation est un processus cognitif que nous connaissons tous : les données sensorielles deviennent, en s'évanouissant, des connaissances dévêtues de leurs formes sensibles. Nous l'appelons mémoire cognitive; il s'agit de l'acquisition d'une connaissance, si fugace que soit parfois sa rétention. Elle ne se confond pas avec le cognitif des ordinateurs où toute connaissance doit obligatoirement être formalisée, ni avec la mémoire verbale qui permet d'apprendre par cœur un poème ou de fredonner une mélodie (1994, p. 23).

Citons parmi les intérêts de cette théorie – et non des moindres – celui de souligner, en le théorisant, le soin qu'il faut mettre à éviter le transcodage, ce que l'on appelle communément les « calques ». Si le risque de « trop coller à l'original », lorsque l'interprète travaille entre le français et le turc est notoirement minime, il est en revanche omniprésent entre le français et l'anglais ou l'espagnol. Le concept de « déverbalisation », c'est d'abord et avant tout ce formidable moyen pédagogique de pousser les étudiants-traducteurs à oser, à créer, à se défaire du texte original dont ils se sentent trop souvent prisonniers. La déverbalisation, c'est aussi la rupture épistémologique la plus féconde dans l'évolution décrite par C. Durieux (2007 et 2009).

1.2. La déverbalisation revisitée

Ladmiral (2005, p. 476) trouverait plus judicieux de parler non pas de trois phases mais de « trois points délimitant deux segments »: la déverbalisation ne serait qu'une interphase – l'auteur parle aussi de « *no man's language* ».

D'autres critiques, telle celle de B. Mossop (2003), dans son alternative à la déverbalisation, s'en écarte mais en garde une grande partie, dans le sens où traduire serait toujours et à la fois passer *directement et indirectement* (via le sens) de la langue source à la langue cible. Mossop souligne encore deux points qui nous semblent pertinents : l'idée que les processus mentaux activés lors de la traduction ne sont pas nécessairement conscients; et la nécessité d'inclure explicitement l'interaction sociale.

Parmi les critiques plus sérieuses – dans le sens où elles seraient de nature à remettre en cause le concept lui-même – citons la critique faite par C. Durieux et selon laquelle:

[...] l'affirmation de l'existence d'une phase de déverbalisation s'intercalant entre compréhension et réexpression n'est guère tenable, le sens déverbalisé flottant entre les deux langues un peu comme on peut être assis entre deux chaises. De fait, comment peut-on concevoir une opération délibérée de déverbalisation, postérieure à la compréhension ? Il semblerait logique de considérer que l'accès au sens impliquant des actions constantes de référenciation se fait bien au cours de la phase de compréhension, et non après (2007, p. 49).

1.3. Vides théoriques ou zones de friction autour de la déverbalisation

1.3.1. La nature – verbale ou non – du support

C. Balliu écrit :

Le véhicule linguistique a pris une telle importance dans notre quotidien (...) qu'il en arrive à occulter la possibilité d'une pensée et même d'une perception averbales. La madeleine de Proust, dans son économie du signifiant au profit du référent, n'est pas étrangère à la déverbalisation (2007, p. 6).

Ce passage résume la première question qui nous occupe : l'éventuel logocentrisme des interprètes. Il évoque ensuite la possibilité d'une perception ou d'une pensée averbales et le lien entre cette possibilité et la déverbalisation. Il cite Proust. Ainsi que sa célébrisissime madeleine. Remarquons qu'Alain Eraly et Christian Balliu, font référence à la madeleine de Proust mais pour arriver à

des conclusions différentes. Balliu prend la madeleine à témoin pour souligner l'existence et la force d'une pensée averbale tandis qu'Eraly soutient (2000, p. 188-189) – sans prétendre avoir une argumentation très solide sur ce point précis – que toute remémoration dépend du langage. Dans notre vaine tentative de départager ces auteurs sur ce point, nous avons découvert que la madeleine de Proust n'était pas un exemple de mémoire « involontaire », comme l'explique E.T. Troscianko (2013, p. 6). Le personnage est certes immédiatement plongé dans une situation qu'il croit reconnaître mais doit goûter et regoûter la précieuse pâtisserie imbibée de thé dans le but précis d'identifier le souvenir qu'il sent à sa portée mais qui ne lui revient que dans un deuxième temps (la fameuse madeleine trempée dans une infusion que lui préparait sa tante Léonie, le dimanche matin à Combray). Les notes prises en traduction consécutive sont-elles – comme semble l'affirmer M. Lederer (1985, p. 26) – la preuve que les paroles de l'orateur ne restent que sous forme de trace cognitive ? Cela semble probable, et en partie vrai. Mais nous soutenons en même temps la thèse selon laquelle l'interprète note, le plus souvent, des mots clés ou des symboles remplaçant des mots – et, en tout cas, des signes que l'on qualifiera de « linguistiques » – qui lui permettront de se remémorer ce que l'orateur avait dit. C'est la raison pour laquelle il semble plus raisonnable de dire que les notes prises en consécutive sont autant de madeleines proustiennes et plutôt de nature « linguistique », même si nous trouvons prématuré de nous prononcer sur cette nature. Pour faire un lien de plus avec la section précédente, notons que, même si les auteurs s'en défendent admirablement, la plupart des étudiants en traduction déduisent, sans doute à tort, de la séquence « compréhension – déverbalisation – réexpression » que la compréhension et la réexpression sont essentiellement de nature verbale. C'est ce point qui nous semble constituer une zone de friction et que toute théorie de la communication pour interprètes devrait clarifier. Premier critère.

1.3.2. Traduction: opération délibérée ?

Nous avons réalisé, au cours de cette recherche combien il fallait être prudent en utilisant des termes comme « opération délibérée » ou de recourir au vocabulaire lié au « conscient » (inconscient, subconscient) pour parler de la traduction. Cela fait d'ailleurs l'objet de la conclusion du travail remarquable d'E.T. Troscianko sur la madeleine de Proust:

Ultimately, we may conclude that drawing a categorical distinction between voluntary and involuntary actions (or decisions, or memory retrievals) requires an invocation of what Dennett (1991) calls the Cartesian Theatre: the place where everything comes together 'in consciousness', and where the privileged audience of one watches the performance. The Cartesian Theatre entails a dualist boundary between the conscious and the unconscious – and equally, I argue, between the voluntary and the involuntary – that can be upheld 'all the way in', to the microlevel of neural events. Whether or not this is explicitly envisaged in the stonger terms of an inner homunculus as an 'I' who acts (decides, retrieves), the same basic, potentially misleading structure is at work (...). Any given action, decision or memory retrieval is perhaps better thought of as beginning

when it does because neurological, physiological and environmental factors combine at a given moment to make the process start (2013, p. 14).

Notre premier point serait alors que l'acte d'interpréter est intentionnel, certainement. Délibéré, pas forcément. Rationnel – même avec toutes les nuances habituellement attribuées à Simon –, encore moins. Il nous faut une théorie permettant d'intégrer ces opérations, plus ou moins « volontaires » et plus ou moins « rationnelles » (avec mille guillemets) composant l'interprétation, sans préjuger de leur nature, et de prévoir la possibilité d'un continuum entre mécanismes réfléchis et non réfléchis, plus ou moins automatiques, plus ou moins contrôlés, plus ou moins affectifs, etc. Cette théorie devra aussi intégrer le fait que l'affectif et les valeurs de l'interprète sont une source de compréhension – au moins autant qu'une interférence possible. Ce sera notre deuxième critère.

1.3.3. Le lien entre « sens » et « contexte »

Le troisième critère auquel devra satisfaire notre théorie est de permettre de mieux définir et intégrer ce que l'on regroupe trop souvent sous le terme de « contexte » et de montrer clairement en quoi ce contexte peut et doit – en fait, ne peut que ! – contribuer à la formation du sens. Durieux (2009) fait remarquer, à juste titre, qu'une différence majeure entre le travail de la traductrice et de l'interprète relève des circonstances de la communication. Mais avons-nous suffisamment théorisé ce « contexte » ? Au-delà de l'évidente présence du public ou de la gestuelle de l'orateur ? Doit-on conclure de la place qu'occupe dans le schéma proposé par Balliu (2007) le contexte (en l'occurrence « l'info situationnelle ») qu'il s'agirait d'une notion périphérique et non essentielle, centrale ? Notre théorie devra être en mesure de le préciser.

2. La théorie d'Alain Eraly et la pratique de l'interprète

2.1. Critique du modèle « émetteur-récepteur »

Faut-il enseigner à de futurs interprètes que la communication est la transmission par l'émetteur d'un message codé, via un canal, et que le récepteur devrait ensuite décoder ? Ce modèle ressemble à celui qu'utilise D. Gile (1995, p. 26-27), qui le nuance via sa distinction « *content-package* ». Selon Alain Eraly, ce modèle véhiculerait plusieurs idées fausses. D'abord, le langage servirait, à en croire ce modèle, à faire passer un message. Or, nous savons tous que la fonction référentielle ou dénotative n'est qu'une fonction parmi d'autres du langage. Ensuite, par son apparente linéarité, ce modèle passe sous silence la coproduction du message. Car celui-ci est toujours coproduit, puisque le partenaire, nous dit A. Eraly (2000, p. 32), « fait l'objet d'une triple anticipation : de l'attention qu'il va porter au message; de sa compréhension du message; de sa réaction au message ». Le locuteur, via cette triple anticipation inclut véritablement le « récepteur » dans la production même de son message. Parler de message *coproduit* nous pousse et nous aide par là-même à concevoir le métier comme un acte de communication professionnel, comme le rappelle opportunément D. Gile (1995, p. 22) et à en définir et évaluer la qualité en

conséquence. Enfin, ce modèle ne permet pas de distinguer *signification* et *sens*, car à aucun moment l'interaction (à double sens, donc, même lorsque le récepteur se tait) n'est évoquée et, a fortiori, prise en compte. Si l'on reprend à notre compte la définition d'A. Eraly (2000, p. 31) selon laquelle une action de communication est « une action, directe ou indirecte, sur l'action d'autrui au moyen d'un comportement expressif », il nous faut un modèle mettant l'interaction au centre (et rompant donc avec ce modèle trop unidirectionnel).

2.2. Sens et signification

Il nous semble incontestable que tout praticien doit avoir une théorie permettant de définir ce qu'est le sens d'une communication. C'est ce que fait admirablement A. Eraly:

Un message verbal s'analyse ainsi comme la combinaison de trois actes simultanés qui constituent autant de formes de réduction de l'incertitude, donc autant de catégories d'informations, autant de foyers d'attention possibles dans l'interaction verbale. Le premier, l'expression affective, répond à la question : quel état affectif exprime le locuteur en parlant ? Le second, l'illocution, à la question: comment entend-il cela ? Le troisième, la représentation répond à la question: qu'évoque-t-il ce disant ? La réponse à ces trois questions permet d'identifier la *signification* du message, donc de reconnaître l'*intention expressive*. La réponse à une quatrième question : pourquoi, dans les circonstances présentes, me dit-il cela ? permet, quant à elle, de reconnaître le *sens* de l'action de communication, c'est-à-dire l'*intention interactive*. (...) Le sens, je le répète, est la reconnaissance par l'allocutaire de l'intention interactive, ce qu'Austin appelle la *perlocution*, à savoir la réaction que le locuteur, en parlant, cherche à susciter chez son partenaire. Une énonciation est toujours un geste, un élément d'une action sociale qui révèle ce que l'agent cherche à obtenir d'un autre agent : le sens est cette révélation (2000, p. 55).

Insistons sur quelques points. Premièrement, exprimer et laisser transparaître sont deux choses totalement différentes. Des étudiants en interprétation peuvent parfaitement lire sur le visage de leur formateur, et malgré sa volonté de le cacher, qu'il est déçu par leur prestation en cabine. Ce faisant, il serait absurde de dire qu'ils ont « décodé » une « communication non verbale ». En effet, dans notre exemple, le formateur tentait même de ne pas le laisser transparaître, sans doute pour ne pas décourager ses étudiants. S'il avait voulu véritablement leur *communiquer* sa déception, il aurait pu choisir entre plusieurs illocutions (le reproche, la menace, le constat) et même entre plusieurs *expressions* affectives (la colère, l'indifférence, la tristesse, l'ironie,...). Et s'il avait décidé d'exprimer (autrement dit, de *montrer*) cette déception, il aurait encore eu à choisir entre des visées différentes : les avertir ou les menacer ; les culpabiliser, voire les humilier; les secouer en vue de les motiver. Pour parler de communication, il faut la volonté d'un agent d'exprimer (verbalement ou non) quelque chose à quelqu'un et avec l'intention d'obtenir un effet, un comportement de l'autre. Une théorie qui ne permettrait pas de distinguer le participant qui, se croyant à l'abri des regards, regarde sa montre pour vérifier s'il n'est pas temps d'aller prendre les enfants à l'école ; celui qui regarde ostensiblement sa montre pour signifier à

l'orateur que la torture a assez duré; les trois doigts brandis par le président de séance pour signifier à l'orateur qu'il lui reste autant de minutes; la voix tremblante de celui qui prend pour la première fois la parole en public; ou même la marque à bas prix de son veston ou ses chaussettes de tennis qui trahissent son appartenance à une classe socio-professionnelle plus modeste que celle de l'orateur ; ferait plus de tort que de bien.

Deuxièmement, dire qu'il faut analyser tout discours suivant cette grille de lecture permet de requalifier des erreurs trop hâtivement qualifiées d'erreurs « de traduction », et qui peuvent, en réalité, provenir d'une mauvaise compréhension à des niveaux très différents. Au niveau de l'expression affective d'abord : la froide indifférence apparente de l'orateur pourrait n'être qu'une condition de son humour pince-sans-rire. Au niveau de l'illocution ensuite : l'orateur entendait simplement constater, pour confirmation, le refus de tel pays d'examiner telle proposition et nullement de le lui reprocher et encore moins d'exprimer une forme de menace. Mal rendre l'intention illocutoire de l'orateur peut faire des dégâts. Ou encore au niveau de la représentation elle-même : si l'interprète ne connaît pas le terme dans la langue source, il s'agira à l'évidence d'une erreur de traduction. Mais il pourra s'agir, peut-être même beaucoup plus souvent, d'un concept inconnu de l'interprète quelle que soit la langue. Le concept de « perlocution », par exemple, est le même en français et en anglais mais la possibilité existe que l'interprète ne voit pas, dans l'instant, ce dont il s'agit. Ou, justement, au niveau de la perlocution: la signification du message est claire mais l'interprète n'en perçoit pas le sens. On pourra arguer, à la limite, que l'on est déjà sorti du rôle de l'interprète (dont l'orateur n'attend aucune réaction particulière, à la différence de son public). En effet, l'interprète peut s'aider du sens de la communication, comme des comportements non verbaux et non expressifs, pour mener à bien sa tâche mais rien ne l'oblige – au contraire – à dépasser le rendu de la signification du message. Troisièmement, rien ne dit que l'orateur présente un ensemble « expression affective, illocution, représentation, perlocution » cohérent. Il peut parler de la vie de son père dans les camps en Pologne, en pleurant et en espérant que le public partage sa tristesse (parfaite cohérence). Il peut également, de façon tout aussi cohérente, raconter la même histoire en maîtrisant totalement ses émotions de tristesse et en s'efforçant de montrer un visage impassible, dans le but d'inspirer courage et dignité. Mais il pourrait aussi exprimer inconsciemment une souffrance tout en prétendant avoir surmonté ce passé. Il peut aussi sciemment jouer sur le décalage et l'ambiguïté. Il va de soi que le rôle de l'interprète est de véhiculer ce qui est exprimé par l'orateur, en tant qu'acte de communication; on n'attend pas qu'il rende ce qui est simplement observable et compréhensible mais non exprimé. La théorie d'Alain Eraly nous donne la grille de lecture pour distinguer ce qui est la tâche de l'interprète et ce qui peut l'aider dans sa tâche. Quatrièmement, être conscient de ces composantes principales de la communication permet aussi à l'interprète de compenser l'une par l'autre. Imaginons que, lors d'un discours en l'honneur d'une personnalité (sur le départ ou décédée), l'orateur fasse preuve d'une admiration

débordante et qui s'exprimerait essentiellement sous forme affective (intonation, gestuelle, expressions du visage). Rien n'empêcherait l'interprète soucieux de ne pas tomber dans la théâtralité d'opter pour une succession d'adjectifs dithyrambiques (représentation verbale) qui rendent, au final, le même message.

Une fois de plus, il n'est évidemment pas question de nier l'indéniable : que la difficulté principale dans une conférence sur la standardisation d'appareillages de chirurgie cardiaque sera le plus probablement de reconnaître à quoi font référence les orateurs et de retomber instantanément sur la terminologie adéquate. Mais l'expérience montre que des étudiants dont la langue C est faible peuvent s'en sortir mieux que d'autres (à compétences « techniques » égales), essentiellement grâce à un talent supérieur pour analyser toutes les composantes de la communication. Ce talent, s'il est en partie inné ou acquis au cours du développement ordinaire de l'enfant, peut assurément faire l'objet d'un entraînement spécifique.

2.3. Situation, empathie et anticipation

L'intérêt principal de souligner que la communication est une *action* et que cette action est inmanquablement *sociale* est de réinscrire l'interaction verbale dans le champ plus vaste des interactions sociales. A. Eraly distingue quatre types d'interactions sociales (2000, p. 49-55). En résumé et le plus souvent avec mes propres exemples, le premier serait celui de l'interaction matérielle: lorsque la trace matérielle d'un agent conditionne l'action d'un autre (ex.: je ne peux, au cinéma, que m'asseoir sur un fauteuil libre). Le deuxième, celui de l'interaction compréhensive: lorsque des agents ajustent leurs comportements en fonction de celui des autres – mais sans concertation, même non verbale. Par exemple, j'entends que mon collègue est entré aux toilettes au moment même où je m'apprêtais à y aller ; je décide de consulter mon courriel en attendant qu'il en sorte. Le troisième, celui de l'interaction expressive : il s'agit ici d'exprimer quelque chose à autrui, de façon manifeste mais non verbale (ex. je fais une mine explicitement déçue à l'attention de mes étudiants dont la prestation était d'un niveau déplorable). Et, enfin, le quatrième, celui de l'interaction verbale proprement dite : si elle inclut une représentation, l'interaction verbale permet de réaliser des actions de communication dont la signification comportera une dimension affective, illocutoire et référentielle (ex. « mes amis, si vous ne travaillez pas davantage, je ne peux vous promettre de vous défendre au jury de fin d'année »). Insister sur la situation dans laquelle est plongé l'interprète – et c'est précisément la raison pour laquelle nombreux, dans la profession, s'opposent à l'interprétation par vidéoconférence – c'est mettre en évidence le fait que celui-ci vit la situation en même temps que l'ensemble des participants (public, orateurs, organisateurs, techniciens,...) et qu'il a accès à ces quatre types d'interaction. Il a préparé le sujet, s'est renseigné sur les orateurs et leurs prises de positions, il a consulté la liste des participants et il fait maintenant partie de la situation. L'ensemble de ces connaissances constitue un *savoir* précieux pour exercer son métier. Evacuons d'emblée un malentendu : « vivre » la situation va bien au-delà du fait d'être au courant qu'une ampoule vient de lâcher et que

l'orateur vient d'y faire une allusion humoristique dans son discours sur la nécessité de combattre les attentats terroristes. Il s'agit de la possibilité donnée aux interprètes de tirer parti de l'ensemble des comportements, expressifs ou non, verbaux ou non, de toutes ces interactions porteuses de sens (s'agissant des comportements expressifs) ou tout simplement accessibles à l'entendement (si l'on s'en tient aux interactions matérielles et compréhensives). Le « contexte » est donc la situation à laquelle réagissent l'ensemble des participants par leurs comportements multiples et variés.

Disposer d'une culture générale et avoir préparé la conférence ne sont jamais que des moyens précieux pour reconnaître la situation et les intentions, les comportements des acteurs en présence. Il s'ensuit que la faculté la plus essentielle (en faisant l'hypothèse qu'une certaine maîtrise des langues de travail ne fasse pas défaut, évidemment, et que l'interprète soit formé aux techniques de la simultanée – nous n'entendons pas nier l'indéniable) de l'interprète sera l'empathie. Evacuons d'emblée deux interprétations trop restrictives. La première serait une empathie vis-à-vis de l'auteur. L. Arslan Özcan (2011) tient pratiquement un cas d'école avec la traduction de *Voyage au bout de la nuit* par Yiğit Bener. Elle montre, en effet, de multiples points communs dans la biographie ou certaines conceptions politiques de l'auteur et de son traducteur littéraire (par ailleurs brillant interprète). Par moments, l'empathie pourrait aller jusqu'à l'identification. Cette chercheuse laisse penser que cette empathie particulière constitue un atout pour la traduction. F. Wuilmart (1990), qui semble se limiter à la traduction littéraire pour cette affirmation, en fait même une condition nécessaire : on ne pourrait bien traduire qu'en cas d'empathie avec l'auteur (et 'empathie' serait alors proche de 'sympathie'). Loin de nous l'idée de contester qu'une sympathie avec l'auteur puisse constituer un atout. En revanche, nous devons préciser que cette identification ne nous semble pas nécessaire (ce brillant interprète pourrait tout aussi bien montrer ses talents en traduisant un auteur dont les idées politiques seraient aux antipodes des siennes, mais qu'il ne connaîtrait justement que trop bien) et que l'empathie dont nous parlons est une faculté pratiquement universelle et, par conséquent, non limitée à de tels cas. Le deuxième cas particulier de l'empathie serait celui étudié par M. Apfelthaler (2012) qui insiste, lui, sur l'empathie avec le public, cette même faculté affective et cognitive qui permet de prendre en compte le point de vue du lecteur.

L'empathie dont nous parlons inclut ces deux cas particuliers mais va beaucoup plus loin. D'abord, par sa nature même. Alain Eraly la définit de la manière suivante (2000, p. 161-162) : « l'aptitude à reconnaître la situation d'autrui sur la base des circonstances dans lesquelles il est plongé et de ce que lui-même exprime – naturellement ou socialement –, à reconnaître en soi-même une disposition à réagir à cette situation comme l'autre y réagit et à se servir de cette disposition pour anticiper la réaction d'autrui et ajuster par avance sa propre conduite ». Ensuite, par sa portée. En effet, il nous faut dire et répéter le caractère dynamique – combinatoire, même – de l'empathie. Tout locuteur, dans

le but de sa triple anticipation, se met à la place de la personne à laquelle il s'adresse. Nous l'avons vu. Si nous rendions service à quelqu'un et que nous attendions qu'il nous remercie, cela reviendrait à nous mettre à sa place et à trouver en nous la réaction typique qui serait la nôtre face à quelqu'un qui se comporterait comme nous venons de le faire et de reconnaître que dans une telle situation, on serait enclin à remercier l'autre. Transposons ce type de raisonnement à la position particulière qui est celle de l'interprète. L'interprète essaye de se glisser dans la peau de l'orateur. Or, celui-ci anticipe ce que serait sa propre réaction s'il assistait au discours qu'il est en train de prononcer. Et nous savons tous qu'il est plus réaliste de penser que l'orateur anticipe à la fois la réaction de telle partie du public, de tel autre orateur, du président de séance, d'éventuels journalistes présents dans la salle, des lecteurs du journal en question, etc. Il est difficile de suivre M. Lederer lorsqu'elle écrit (1985, p. 26) que l'interprète n'a pas à se soucier de porter la contradiction ou de surenchérir et qu'il peut se concentrer sur la seule argumentation des protagonistes. L'apparente évidence de ce propos nous cache la nécessité, pour l'interprète, d'anticiper les réactions possibles à chacun des propos tenus par les protagonistes. Et, pour bien choisir ses mots, nous pourrions même aller jusqu'à affirmer qu'il ne peut faire l'économie de cette anticipation des possibles contradictions et surenchères. Il lui faut même, dans certains cas, envisager plusieurs combinaisons de mots, anticiper la réaction éventuelle du public et choisir la meilleure formulation en fonction de ce qu'il pense être conforme à l'intention de l'auteur. Si, par exemple, l'orateur fait référence à l'*invasion* de Chypre par la Turquie, est-ce par ignorance ou paresse intellectuelle ou une prise de position, voire une provocation délibérée ? « Intervention » pourrait mieux faire l'affaire. Ou pas. Seule la situation aidera l'interprète à le savoir. Finalement, le mot vient d'être prononcé : anticipation. Les deux concepts sont tellement liés que certains, comme B. Bernhardt et T. Singer (2012, p. 1) pourraient pratiquement les utiliser de façon interchangeable. En effet, dès la première phrase de l'introduction, ils écrivent : « [e]mpathy is a crucial component of human emotional experience and social interaction. The ability to share the affective states of our closest ones and complete strangers allows us to predict and understand their feelings, motivations and actions ». L'anticipation est sans nul doute une des clés du succès dans ce métier. Dominer le sujet revient à maîtriser la situation et à pouvoir anticiper ce qui va suivre. Le rôle essentiel de l'empathie découle de tout ce qui précède (de la théorie sociale de la communication. Si comprendre une action, c'est reconnaître la situation à laquelle cette action est une réaction typique et l'effet escompté, nous pourrions dire que comprendre, c'est anticiper.

A nouveau, certains penseront qu'anticiper se limiterait à exploiter, par exemple, la redondance linguistique et deviner que « les ministres » sera nécessairement suivi d'un verbe au pluriel, mais il n'en est rien. L'anticipation à laquelle nous faisons référence est d'une portée infiniment plus large et est cette capacité à

juger, évaluer et distinguer ce qui pourrait être une suite invraisemblable, improbable, plausible, évidente ou inévitable.

De toute évidence, l'interprète, en sus des opérations d'écoute, d'analyse, de prise de notes des nombres, d'auto-surveillance (écouter ce qui « sort de sa bouche »), de reformulation, ... ne « calcule » pas toutes ces combinaisons (par exemple, anticiper ce que l'orateur répondrait à un intervenant si ce dernier l'interrogeait sur le propos que l'interprète est en train de réexprimer dans la langue cible). Ce « calcul » est largement irréfléchi, inconscient, involontaire ou tout autre terme qu'il nous faudrait ne plus utiliser.

Notons, au passage, que cette faculté est naturelle et que c'est même précisément parce que ces facultés d'empathie dynamique et d'anticipation sont largement naturelles et irréfléchies que l'interprète peut travailler, de la même manière que je ne pourrais traverser la rue avec deux enfants, dans une ville comme Ankara, si j'analysais chaque réaction possible aux très nombreux stimuli visuels et auditifs.

Conclusion

Le but de ce travail a été d'épingler des vides théoriques ou zones de friction dans les théories de l'interprétation et de proposer une théorie de la communication permettant de répondre à ces questions et d'être suffisamment flexible pour intégrer les résultats plus récents en sciences cognitives et de montrer en quoi elle était pertinente pour décrire et théoriser le travail d'interprète de conférence. Fondamentalement, il se pourrait que des interprètes négligent parfois les différents types de comportements expressifs, bien décrits par Alain Eraly, et dont certains sont plus primitifs que d'autres mais toujours bien présents. Exactement comme les différentes formes d'empathie, plus ou moins élaborées, plus ou moins automatiques sont à l'œuvre *simultanément* (Sorrell, 2014). Il serait terriblement dommageable de négliger ces formes plus « animales » et de ne théoriser que les formes les plus nobles. La communication, comme l'empathie, sont faites de couches multiples et toutes déterminantes. L'interprète doit en être conscient et les formations destinées à la formation des interprètes pourraient ainsi adapter leur enseignement.

REFERENCES

- Apfelthaler, M. (2012). Translation and empathy. *Est newsletter*, 41 (16).
- Arslan, Ö. L. (2011). Les deux faces d'un même médaillon: la rencontre de deux auteurs. *Synergies Turquie*, (4), 121-130.
- Balliu, C. (2007). Cognition et déverbalisation. *Meta: journal des traducteurs / meta: translators' journal*, 52 (1), 3-12.
- Bernhardt, B. C. and Singer, T. (2012). The neural basis of empathy. *Annual review of neurosciences*, 35, 1-23.
- Birch S. A., Akmal N., Frampton K. L. (2010). Two-year-olds are vigilant of others' non-verbal cues to credibility. *Developmental science*, 13 (2), 363-369.

Carpenter, M., Akhtar, N., Tomasello, M. (1998). Fourteen- through 18-month-old infants differentially imitate intentional and accidental actions. *Infant behavior & development*, 21 (2), 315-330.

Durieux, C. (2007). L'opération traduisante entre raison et émotion. *Meta: journal des traducteurs / meta: translators' journal*, 52(1), 48-55.

----- (2009). Vers une théorie décisionnelle de la traduction. *Revue lisa*, vii (3), 349-367.

Eraly, A. (2000). *L'expression et la représentation. Une théorie sociale de la communication*. Paris/montréal: l'Harmattan.

Fiedler, K. and Walka, I (1993). Training lie detectors to use nonverbal cues instead of global heuristics. *Human communication research*, 20 (2), 199-223.

Gallese, V., Fadiga, L., Fogassi, L., Rizzolati, G. (1996). Action recognition in the premotor cortex. *Brain* 119, 593-609.

Gile, D. (1995a). *Basic concepts and models for interpreter and translator training*. Amsterdam/philadelphia: John Benjamins Publishing Company.

----- (1995b). Evolution de la recherche empirique sur l'interprétation de conférence. *Meta: journal des traducteurs / meta: translators' journal*, 8 (1), 201-228.

268 ----- (2005). La recherche sur les processus traductionnels et la formation en interprétation de conférence. *Meta: journal des traducteurs / meta: translators' journal*, 50 (2), 713-726.

Hofmeister, P. (2011). Representational complexity and memory retrieval in language comprehension. *Language and cognitive processes*, 26 (3), 376-405.

Ladmiral, J.-R. (2005). Le "salto mortale de la déverbalisation". *Meta: journal des traducteurs / meta: translators' journal*, 50 (2), 473-487.

Lambert, H.-P. (2009). La mémoire: Proust et les neurosciences. Consulté en juin 2013, <http://www.epistemocritique.org/spip.php?article81>.

Lederer, M. (1994). *La traduction aujourd'hui. Le modèle interprétatif*. Paris: Hachette.

Lederer, M. (1985). L'interprétation, manifestation élémentaire de la traduction. *Meta : journal des traducteurs / meta: translators' journal*, 30 (1), 25-29.

Mcintosh, D. (2001). The uses and limits of the model united nations in an international relations classroom. *International studies perspectives*, 2, 269-280.

Mossop B. (2003). An alternative to "deverbalization". Consulté le 6 juillet 2013, <http://www.yorku.ca/brmossop/deverbalization.htm>.

Olineck, K. M. and Poulin-dubois, D. (2009). Infants' understanding of intention from 10 to 14 months: interrelations among violations of expectancy and imitation tasks. *Infant behavior & development*, 32, 404-415.

Orlando, M. (2010). Interpreting eloquence: when words matter as much as ideas. *The aaltra review. A journal of literary translation*, 1, 58-65.

Özgen, E. and Davies, I. R. L. (2002). Acquisition of categorical color perception: a perceptual learning approach to the linguistic relativity hypothesis. *Journal of experimental psychology: general*, 131 (4), 477-493.

Poli, R. (2010). The many aspects of anticipation. *Foresight*, 12, 7-17.

Roth, R. J. (1988). Anderson on Peirce's concept of abduction: further reflections. *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 24(1): 131-139.

Sorrell, K. S. (2014). Our better angels. Pragmatist moral psychology and empathic experience, *Pluralist*, 9 (1), p. 66-86.

Troscianko, E. T. (2013). Cognitive realism and memory in Proust's madeleine episode. *Memory studies*, 0(0), 1-20.

Weiss, K. A. (2012). Customization in designing a course for interpreter training. *Journal of modern languages and international studies*, 1, 1-14.

Wuilmart, F. (1990). Le traducteur littéraire: un marieur empathique de cultures. *Meta: journal des traducteurs / meta: translators' journal*, 35 (1), 236-242.

TOWARDS A SOCIAL THEORY OF INTERPRETATION

Abstract: The starting point of this article is the concept of deverbalization, which belongs to the so-called Ecole de Paris. Their theory decomposes the translation process into three phases: understanding (or comprehension), deverbalization and re-expression. This particular phase called “deverbalization” still raises many theoretical issues. In particular, the nature of its support (verbal or not), its voluntary nature itself or the way in which context is instrumental to construct the meaning. This interdisciplinary research uses recent results from cognitive sciences, translation studies, and sociology of communication to find building blocks for a broader theory answering these questions. Among those answers, we believe that Alain Eraly's social theory of communication has a privileged place. As a matter of fact, it allows us to deconstruct the classical “emitter-receiver” model; it provides a theoretical model integrating verbal and non-verbal dimensions into the meaning of any communication, and focuses on social interactions as a critical dimension to help interpreters in their profession. Among others, we underline the importance of empathy and anticipation to link different disciplines like theory of communication, sociology and conference interpreting. The aim of this article is to present this theory and to show how it can reshape the theory, practice and teaching of conference interpreting.

Keywords: Empathy, Deverbalization, Conference Interpreting, Training, Theory of communication.